LETTRE D'VN CATHOLIQVE FRANÇOIS AV ROY DE NAVARRE, pour l'induire à se retourner à l'Eglise Apostolique & Romaine.

1586.

M. D. LXXXVI.

P. L. V.

AV ROY DE NAVARRE.

SIRE,

Il n'y a auiourd'huy Catholique François, en ce Royaume, ie dis François, pour la difference de ceux qui deuenuz Espagnols en ont abiuré la foy, & qui voudroient aussi souuent changer de maistre & de seruice, comme de cheual & de selle, qui ne tienne tout son entendement, toute sa raison & tous ses discours tenduz & perpetuellement collez sur vous, & qui en l'estonnement de ce grand orage, qui menace cruellement la France, n'estime tout son salut ou sa ruine dependre de vous & de la difference des conseils que vous pourrez en ce temps prendre ou reietter. C'est pourquoy la deuotiõ que i'ay à ma religion, l'obligation naturelle à mon pays, & le seruice que ie dois aux princes du sang, desquels vous estes auiourd'huy le premier, m'ont fait prendre la hardiesse de vous escrire en toute liberté sur ce subiect.

Vous deuez donc, Sire, vous representer que les plus violentes & extremes passions qui ont iamais remué l'estat & la vie des hommes, ont esté celles qui ont procedé de la religion, en laquelle tous les autres interests se sont touſiours tellement implicques, qu'elle a auec soy

attire tout ce qui fait part des honneurs, biens & fortunes des hõmes. Qu'il n'y a eu peuple au mõde, qui pour la deffense de sa religion n'ayt combattu de tres-ardent courage, qui n'ait offert son corps aux flammes, & sa vie aux plus penibles morts, que la cruauté des hommes ait peu inuenter. Que pour la religion, les enfans ont delaissé la cause des peres, les seruiteurs le seruice des maistres, & les subiects la foy des princes, & bref tous les droits naturels & tous les offices d'humanité ont tousiours cessé où la religion a resisté. Que cõbien que la vraye religion soit la perfaite cognoissance d'vn seul Dieu, que soit vne diuine harmonie qui accorde nos esprits à l'amour de luy, que de ceste diuine science Dieu soit luy-mesme le maistre & l'escholle, que la difference des cultures que l'on y rend n'en puisse changer la substãce ny la verité. Et que tous les Chrestiens qui viuent au monde biẽ que par diuers vens & par diuerses marees facẽt tous voile à vn mesme port, il est neãtmoins tresscertain que toutes les fois que l'on y a voulu aux moindres ceremonies rien changer ou remuer, l'on a troublé la tranquilité publicque, conuié le peuple aux nouuelletez, & ietté la Republicque en tres-grand danger.

Ce fõdement, Sire, tresueritable, est auiourd'huy le subiect & la trompette qui resueille vos ennemys, & esleue le courage de ceux qui ne peuuent sinon au mal d'autruy bien esperer, c'est le champ sur lequel ils se preparẽt de iouer de toutes leurs restes, & tanter de la fortune ce que les droicts & la raison leur denient, tout ce qu'ils respirent maintenant, tout ce qu'ils consultent, & tout ce qu'ils machinent, est de vous pouuoir engaiger chef necessaire & ineuitable à ladeffense de ceux de la pretendue reformee religion, vous opposer tousiours pendant la

vie du Roy pour butte à tous les Catholicques, & les ac
coustumer à vous esprouuer par tout contraire, & par la
disconuenance des deux Religions à vous craindre tout
ensemble & haïr.

Il est bien certain que l'estat & la religion se cõtiennẽt
tousiours dans vn mesme nœud fermes & indiuisibles,
qu'ils ont presque ensemble vne mesme relation, que la
religion est le cyment qui lie, & le vif-argent qui rassem
ble tous les mẽbres de la monarchie en vne perfaite
vniõ, la religiõ fait regner les Roys, fait trouuer aux peu-
ples la seruitude douce, & rẽd l'vsage facile des lois. C'est
pourquoy tous ceux qui ont voulu attenter de grandes
choses se sont souuẽt seruiz de ce pretexte, comme d'vn
outil tresc-propre & tresc-facile à preparer les grands chan
gements & à remuer l'estat des republicques, la religion
& le biẽ public ont tousiours esté les pretextes aux plus
iniustes & aux moins religieux, pour vouloir & faire les
plus iniustes choses, soubs le manteau de la religion, les
plus meschants trompent la simplicité des gens de bien,
se seruent des peuples comme d'outils & d'instrumẽts
insensibles, desquels par ceste ruse ils accordent les sens
& la raison à l'harmonie & mesure de leurs passions, &
par là ils tendent comme ils veulent & detendẽt leurs vo
lõtes & affections, & bref ils vsent pour seruir à leur am-
bition de la religion & de la foy comme de pieges & des
hommes comme de bestes brutes, ou cõme de meubles
de seruice, & le peuple qui est vne multitude confuse,
où les plus sages ont moins de credit, les plus forts
moins de sens, & les plus meschãts ont plus d'authorité,
il se rend par son imbecilité capable de toutes sortes de
mutatiõs, lesquelles il poursuit de tãt plus, que tousiours
l'estat present luy desplaist.

Nons voyons, Sire, assez clairemẽt que l'ambition seu le de regner est auiourd'huy le mal fatal qui nous remplit de guerres & qui nous arrache la paix, que sur ce fusil les feux s'allument par la Frãce, & desia nous menacent d'vn bruslemẽt vniuersel, que souz vn trõpeur pretexte de la religion l'on remue tous les fondements de la monarchie, l'on fait vne ligue en France pour affoiblir l'estat du prince, diuiser la puissance ordinaire, soustraire au peuple l'obeissance, opposer la force à la force, & lier vne faction assez puissãte pour rompre les chaines & les liens qui retiennẽt indiuisible le corps de la republique, & par ce moyen nous faire changer de maistre ou de forme d'estat. Que peut dõc estre autre chose liguer vn peuple, que l'armer & le reuolter & luy faire recognoistre cõbien il a de restes, combien de bras & combiẽ de mains, & resoudre en vn momẽt en plusieurs la puissance que la monarchie rassemble & retiẽt de plusieurs siecles vnie en vn corps, & en ce faisãt introduire vn estat populaire où conuier vn peuple à eslire vn nouueau seigneur? Que peut estre autre chose liguer vn peuple, que dresser en plein iour les engins & les eschelles contre la monarchie, & disputer par la force à qui la fortune dõnera le premier lieu? Que peut estre autre chose à biẽ sentir & à dire vray ceste ligue, qu'vn public effort & vn public attentat à la monarchie, ce n'est plus ruser, ce n'est plus cõspirer, mais c'est ouuertemẽt faire la guerre & vser contre son souuerain des droits d'equalité. N'est ce pas tousiours repasser sur les grãds chemins & sur les brisees de ceux qui pour se faire voye à la tyrannie & rauir les couronnes ont veu lu à la violence & à la force, adiouster la subtilité & l'art, n'est ce pas pour brusler les bois, se seruir de l'escorce & se seruir d'vne faulse apparence de la religion pour en cor-

rompre auec plus de facilité la saincteté? Peut il auoir en tout le monde espece de desloyauté plus grande ny hypocrisie plus detestable, que de vouloir souz vn masque de pietté, rauir le biẽ & l'heritage d'autruy, & neãtmoins sont en ce temps les rets & les filets dont l'on prend les hommes, & les canons dont l'on force les villes.

Il n'y a aussi maintenãt Frãçois, s'il n'est plus sot & plus priué de sens qu'vne moulle, qui n'entende tresbiẽ que ceux qui disputent en ce tẽps à pointes d'espees pour nostre salut, qui querellent si courageusement les droits de paradis des autres, qui ont vne pieté si sanglante & vne foy si bien armee, & qui veullẽt à coups de canon reigler les consciences des hommes & apprendre à cognoistre Dieu, sont asseurement gens qui desirent plus partager la terre que le ciel, qui voudroient bien de seruiteurs deuenir maistres, & deuenir d'estrangers, enfans de la maison, ausquels d'endurer, vn seigneur il desplaist & qui feroient volontiers bõ marché dès vies d'vn million d'hõmes, pour adiouster seulement vn songe à leur grandeur. Aussi l'ambition de regner est le sainct zele qui les cõuie à troubler la France, & à vouloir religieusement mourir pour la querelle de Dieu.

C'est vn principe en la nature, que rien ne s'establit par la force, que par vne autre force apres il ne se ruine. Que l'esprit de l'homme ne se peut prendre par la force, que la force ne peut rien sur la volõté, que vouloir & penser sont tousiours en nostre liberté. C'est pourquoy l'exemple du passé & nos calamitez dernieres nous ont à nos despens biẽ appris que le fer, ny les flammes, ny la mort mesmes presente ne peuuent rien gangner sur l'opinion: qu'ils ont tousiours plus engendré d'opiniastreté que d'estonnement, plus confirmé l'erreur, qu'ils ne

l'ont effacé, plus rédu l'homme tenebreux qu'ils ne l'ont eſclairé, & les cendres des heretiques ont eſté de tout temps le ſeminaire & la pipiniere des hereſies, & leurs trop frequẽts ſupplices ont eſté l'eſcholle d'où ce poiſõ a coule & s'eſt reſpãdu aux ſiecles poſterieurs, auſſi ie pẽſe qu'il n'y a celuy en ce Royaume qui puiſſe ſinon auec vn impudent menſonge, denier, que depuis dix ans, la prudence de noſtre Roy, ſa clemence & l'exemple de ſa pieté ont plus conuerty & ramené doucement d'hommes à la cognoiſſance de la verité, que toutes les guerres de ſes predeceſſeurs n'auoiẽt iamais ſceu faire ny aduancer, qui fait que ſon regne n'a point veu de cruautes ny reſpandu de ſang, encores qu'il euſt ſuccede à vn ſiecle aſſez accouſtumé à ce meſtier.

Ce n'eſt (Sire) choſe nouuelle que vous ſoyez ſeparé de l'Egliſe, & que vous ayes peu eſtre abuſé, pluſieurs autres grands Roys, pluſieurs Empereurs, & pluſieurs Papes meſmes ont ſouuent faict le ſemblable, qui depuis mieux conſeillez ou mieux inſtruits ſont retournez en l'egliſe, & ſauué auec eux infinis autres qui couroiẽt mauuaiſe fortune ſur meſme mer. Le temps introduit le mal, & ſert apres pour la gueriſon de medecine, la patience rameine à l'eſprit, la ſanté, & celuy qui vit en obſcurité reuiẽt en fin à la lumiere, & bref tous les maux de ce mõde comme toutes les maladies ont leurs cours contenuz & reiglez dans certains eſpaces, leſquels ils ne peuuent gueres ny auancer ny reculer.

Il n'y a rien plus ordinaire à l'homme que de faillir & d'eſtre trompé, ſont nos communs deffauts, ſont auſſi les diuines touches, dont Dieu nous rend ſenſible noſtre imbecilité, la verité & le menſonge ont vn meſme ſiege en l'eſprit, & la fantaſie bleſſee eſt ſouuent trompee de l'image

mage faux de la raiſon, l'œil malade offuſque ſouuent ſa lumiere par la reflexion meſmes du iour, & reçoit le faux obiect pour le veritable, & comme toute fauſſe opinion eſt appuyee de la veriſimilitude, la veriſimilité eſt ſouuẽt vne fauſe perſuaſion de verité, auſſi faut il par la verité meſmes ſeparer de la fauſe opinion le vray ſemblant, & incontinent le faux & le vray ſe decouurent à nos ſens diametralement contraires.

Il n'y a point de doute, que toute hereſie eſt vne fauſe doctrine, que c'eſt vn faux accord en l'harmonie vniuerſelle de l'egliſe, que c'eſt vne cẽſure en cette diuine vniõ, que l'egliſe eſt vn conſentemẽt vniuerſel de tous les chreſtiens recueilly de l'eſprit de Dieu qui reigle noſtre creance & borne noſtre foy, que c'eſt vn eſcholle où nous apprenons à cognoiſtre Dieu & dãs le pourpris duquel eſt contenu tout noſtre ſalut, l'egliſe nous fait Chreſtiens, nous donne le lauement, & nous rend purs à Dieu, que partant tous ceux qui ont fauſé cette alliance, & qui en ont abandõné l'enſeigne, ont touſiours flotté incertains, dans vne mer infinie de ſchiſmes & d'erreur, cõme auſſi il eſt certain que toutes les fois qu'ils ſe ſont voulus redõner & rendre à elle, elle leur a tendu le giron & les a tres-bien receus.

C'eſt choſe, Sire, bien aſſeuree, que s'il falloit reſoudre ceſte queſtion dans vn chapitre de cloiſtre ou ſur vn tappis de miniſtres quels conſeils vous pouuez prendre ſur l'eſtat de ce temps, l'on vous diroit que vous deuez cõſtamment viure & mourir pour le ſouſtenement de voſtre opinion, pour laquelle vous deuez quitter toute la gloire du monde, & vous chaſtrer pour le Royaume des cieux, ſont les conſeils ordinaires des ames baſſes & puſilanimes, leſquelles pour dormir, comme les loirs en

oyſiueté veulét rendre touſiours à Dieu l'attente de toutes leurs bõnes & mauuaiſes fortunes, & ne ſe remuer de choſe quelconque, nomplus que troncs tenus & attaches par les racines : car il eſt certain que Dieu a reſerué aux Princes qu'il a conſtituez ſur les peuples & republiques, certains moyens & certains droits non cogneuz ny communicables aux autres hommes, par leſquels contre l'ordre commun des loix ils peuuent augmenter, eſtablir, & aſſeurer leur puiſſance & ſe maintenir quant il y eſchet.

Ceux dõc, Sire, qui vous cõſeillent auiourd'huy, diſent que vous ne pouuez changer de religion ſans rendre, à tous les princes eſtrangers voſtre conſcience nottee d'impieté, que neãtmoins en ce faiſãt vous n'augmẽtez de riẽ voſtre creance enuers les Catholiques de la Frãce, & ferez hazard de perdre toute l'amitié & bien-veillance de tous les proteſtãs & Caluiniſtes de la chreſtienté, deſquels ils diſent que vous pouuez aſſez tirer de ſecours pour conſeruer entieres vos iuſtes pretentiõs, & quand meſmes le temps auroit fait l'euenement que chacun doute, pour vous eſtablir par la force en l'heritage, auquel la nature vous appelle, comme le plus proche heritier de la couronne.

Que quand meſmes vous auriez quelque opinion de vous vouloir reunir & reconcilier à l'egliſe Catholique Romaine, vous ne le pouuez, ce diſent ils, faire & retenir voſtre honneur, ſinon par vn cõcile general ou national, à quoy vous deuez employer tout voſtre entẽdemẽt & toutes vos forces pour y cõtraindre le Roy autremẽt que vous n'y deuez entendre.

A tout cela i'oſeray dire comme voſtre treſ-humble ſeruiteur, encores que ſoit auec danger d'eſtre blaſmé de trop de preſumption, que ceux qui ſont les autheurs de

tels conſeils, pechent grandement en faict d'eſtat & en la cognoiſſance des affaires de la France, car pour le premier, de dire que vous ne vous puiſſiez faire Catholique ſãs ſoupçon d'impieté, cela ſeroit bon à dire s'il falloit paſſer d'vne religiõ de Chreſtiẽs en celle des Turcs ou des Iuifs, mais d'endurer la conciliation de quelques differences, qui ſont aux ceremonies & en la culture d'vne meſme religion, laiſſer aux choſes indifferentes l'opiniaſtreté, & pour ne point troubler vn eſtat, faire moins propremẽt de la main gauche, ce que l'on auoit accouſtumé de faire de la droite, l'on ne peut appeller cela changer de religion ny commettre impieté, car le contraire eſt pluſtoſt diſputer ſur le poids du vent, & s'armer en blãc pour que relle des Idees de Platon, & bref quitter courageuſement vn Royaume pour vn ſophiſme.

Quant à ce qu'ils diſent que vous faiſãt catholique, cela ne pourroit de rien augmenter voſtre creance enuers les catholiques ny leur donner cõfiance de vous (ientẽds vous faiſãt tel en verité & ſãs fictiõ) ils mõſtrẽt biẽ qu'ils cognoiſſent fort peu le peuple de la France.

Nous auons en ce Royaume trois differentes ſortes de catholiques, les vns qui ſont catholiques libertins, c'eſt à dire, ceux qui en tout ce qu'ils font, ſoit és faits de la religiõ ou autres communes actions de la vie, ne veullẽt nullement eſtre preſſez ny contraints, ains veullẽt touſiours retenir par tout vne honneſte liberté, & ceux là ſont en tel nombre qu'ils font vn tiers de la France, & de tous eſtats & qualitez ſont les plus deliez eſprits & les plus hõneſtes hommes. Il y a les autres plus populaires, qui ſont les catholiques paiſibles, & ceux que l'on appelle en l'eſtat d'vne cité, les mediocres, leſquels ne recherchẽt qu'vne vie douce & trãquille, & qui pour la crainte de la per-

te de leurs biens, redoutent plus les changements & mutations en vn eſtat que ne font les autres hommes, & ceux là font bien en nombre la moitié du Royaume: il y a la moindre partie les catholiques factieux & partiſans, qui ſont ceux qui remuent auiourd'huy en France ſouſtenus des Atheiſtes & mal-contens.

C'eſt pourquoy, Sire, il n'y a doute quelconque, que ſi apres quelque conference de quelques gens de bien Docteurs catholiques auec les miniſtres, Dieu vous fait ceſte grace de reuoir la verité, & vous reünir à noſtre egliſe ſans fard ny diſſimulation, vous ſerez auſſi toſt fauoriſé & bien recueilly des deux premiers catholiques, des premiers, par ce qu'ils trouueront aſſez d'argument en ceſte conuerſion, pour ioindre toutes leurs forces & leurs affectiõs à la iuſtice de voſtre cauſe, des ſeconds auſſi, par ce qu'ils ſçauent treſ-bien que l'on ne vous peut rẽdre tels droits contentieux, ſans vn grand esbranſlement & vne generale cõcuſſiõ de l'vniuerſité, & qu'il faudroit neceſſairemẽt qu'ils fuſſent emportez au courãt de l'eau, ſans que pour s'y guarentir ils peuſſent gãgner ny l'vne ny l'autre des deux riues, auſſi qu'ils ſe contanteroient de croire ce qu'ils verroient ſans achepter ſi cherement vne plus grande curioſité.

Car de vouloir attendre vn concile general ou national, ſont ſans doute les barrieres où vos ennemys s'attendẽt de vous combattre, c'eſt le poinct où ils deſirent que vous vo⁹ opiniaſtriez, à fin que ce pẽdãt ils accouſtumẽt les peuples de la Frãce à combattre ſouz leurs enſeignes, & en ce faiſant ameutter les catholiques au ſang & au carnage de ceux de la pretendue reformee religion, & ainſi les accouſtumer à vo⁹ eſprouuer touſiours pour vn public ennemy de la foy.

Comme auſſi ils ſe trompent bien fort de vous faire beaucoup eſperer du ſecours des eſtrangers, car trop chement ſouuent les princes ont à leurs deſpens bien appris, que c'eſt vne miſerable attente que d'eſperer eſtre & viure par le benefice d'vn eſtranger, eſtant vne maxime en fait d'eſtat infallible, que nulle puiſſance n'eſt durable que celle qui ſubſiſte de ſa propre force, & par ſes racines meſmes, que ſubſiſter par ſoy eſt ſubſiſter par la faueur & par la foy des peuples meſmes, ſur leſquels telle puiſſance eſt eſtablie, car il ſe trouuera que ſouuẽt ceux qui ont voulu ou conquerir ou aſſeurer leurs regnes par les ſecours eſtrangers, ont eſté la proye de ceux meſmes en la bien-vueillãce & ſecours deſquels il conſtituoiẽt toutes leurs fortunes & tout leur ſalut, car l'eſtranger ou laſchement il vous ſecourt & ainſi inutilement, ou vous ſecourant auec vne grande puiſſance il vous eſt touſiours beaucoup redoutable, & ſi la fortune luy eſt proſpere, il combat & conquiert pour luy, ſi elle eſt cõtraire, les frais en ſont voſtres & le dommage.

C'eſt pourquoy, Sire, toute la Fr[illegible]e auiourd'huy vous regarde & tous ſes vœux tournẽt à vous, la prudence & les bons cõſeils ſont les outils des bõnes fortunes & l'opiniaſtreté engendre la ſolitude, recognoiſſez donc s'il vous plaiſt la profondeur de ce gay & croyez que quãd vous vſeriez des hõmes & des conſeils de voz ennemys meſmes, vous ne pourriez adiouſter de plus grands auantages à leur cauſe ny de facilité à leurs deſſeings que de refuſer ou delayer longuement voſtre reconciliation à noſtre egliſe, en l'vn eſt le gain euidẽt de leur cauſe, la ruine poſſible de tous les princes du ſãg & la voſtre, en l'autre leur ruine, & noſtre ſalut de tous. Eſtimez ſans paſſiõ, quel peut eſtre l'eſtonnement auiourd'huy des Catho-

liques en la consideration de vostre fortune, quād ils apprennent par l'exemple d'Angleterre & de plusieurs autres, que changemēt de Seigneur peut apporter changement de religion, N'attēdez à vous reünir à nous, lors que le temps aura fait l'euenement que vos ennemys attendent, quāt vn nombre infiny de Catholiques & des meilleures villes de ce Royaume se seront croisez à vostre ruine. Croyez qu'il y a deux millions d'hommes en ce Royaume qui endureront plustost brusler eux, leurs femmes & leurs enfans, que de souffrir sur eux le regne d'vn prince d'esuny de leur religion, remettez vous deuāt les yeux, que si depuis trante ans, vn petit nombre d'hommes de vostre religion, pour deffendre vne opinion, bien que nouuelle, non vniuerselle, apprise & non nee auec eux, (selon nostre opinion) ont soustenu longuemēt la guerre & combattu souuēt de tres-ardent courage, que pourra faire vn nombre d'hommes mille fois plus grand combattant pour vne tresaulique cause, pour vne religion receue par vne suitte infinie de siecles, pour la foy, les autels, & les tombeaux de leurs ancestres soustenuz & honnorez de toutes les bonnes villes de Frāce, & fauorisez de tous les Princes Catholiques de la Chrestienté?

Cognoissez dōc, Sire, de ceste cause par vne libre conference des vostres auec les nostres, nous sçauons que d'vn prince genereux comme vous, la guerre ne peut forcer la volonté, mais la santé de l'esprit & la droite raiso. Entre vous & nous il y a peu de difference, & telle diuersité est plus digne cōtention d'vn escholle que d'vn Royaume: car tel ministre vmbrageux vous conseille de postposer vn Royaume & le salut de tous les habitans de la Frāce à telles differēces sophistiques & exercices d'escholier, qui en la cōsideratiō des ses interests n'y voudroit

poſtpoſer la fumee ſeule d'vne bonne cuiſine, auſſi telle contention eſt plus propre pour diſputer ſur des bancs que pour regner, recognoiſſez les pratiques & les aguets de l'Eſpagnol qui ne deſire que nous faire bruſler pour en recueillir les cendres, & faire proffit de nos calamitez, ſur ce meſtier il ourdit noſtre ruine & nous deſtine bien toſt ſa proye, deſia en ſon courage il fait litiere de nous, & foulle aux pieds noſtre ancienne liberté, deſia la France iudaiſe, & les marrans d'Eſpagne y tiennent foire & marché, car auiourd'huy empoiſonner, trahir & aſſaſiner c'eſt marchandiſe de Caſtille, l'exemple de Portugal & la fortune de Dom Anthonio nous fait aſſez cognoiſtre que voller les Royaumes & rauir l'heritage d'autruy, c'eſt en Eſpagne, croire en Dieu & viure en l'Egliſe catholique. Ie ſuis, Sire, Frãçois, venu de François, qui n'ont iamais ſeparé l'amour de leur vie ny leurs intereſts du biẽ de leur pays ny de la liberté. A cela tout ceque ie ſuis, tout ceque ie reſpire, & tout ce que ie vis, eſt tellement conioint & vny, que ie ne deſire plus eſtre quant ie la verray faillir. Ie ſuis auſſi de relig[illegible] atholique, qui ſtoſt que rien changer de ceſ[illegible]ce, i'ayme mieus lefois mourir, le flatteur dit pour plaire & cache l[illegible]té, le ſeruiteur fidelle ayme mieux offenſer que de faillir à ſa foy & à ſon deuoir.

C'eſt pourquoy, Sire, ie ſupplie treſ-humblemẽt voſtre Maieſté, prendre de bonne part ma liberté d'eſcrire & ma franche rondeur de parler, laquelle fauoriſee de ma fidelité, excuſera, s'il vous plaiſt, ma preſumption. Ie ſuis, iay eſté, & ſeray toute ma vie voſtre treſ-humble ſeruiteur, & prie Dieu de bon cœur.

SIRE,

Qu'il vous donne treſlongue & contente vie, de Paris ce vingt cinquieſme Ianuier 1586.

De voſtre Maieſté treſhumble & treſaffectionné ſeruiteur.

A. D. M.

Le Catholique François.